

Cyril Aslanov

SAUL TCHERNICHOVSKY
(1875-1943)

CHANTRE
DE L'IDENTITÉ HÉBRAÏQUE LAÏQUE

SAUL TCHERNICHOVSKY (1875-1943) est l'un des plus grands noms de la poésie hébraïque moderne, le deuxième en dignité après le poète national israélien Hayyim Nahman Bialik. Il naît en Crimée dans une famille juive russophone. À cette époque, la plupart des juifs de Russie sont yiddishophones et connaissent rarement le russe. Ayant appris le russe au berceau, Tchernichovsky n'a pas à faire l'effort d'acquérir cette langue dont la connaissance permet alors l'accès à la culture européenne non juive. Par ailleurs, la famille du poète baigne dans l'atmosphère cultivée de la Haskalah russe, ce mouvement juif laïque qui cherche à promouvoir la traduction d'œuvres profanes en hébreu et la création d'œuvres originales dans cette langue. Dans ce milieu juif émancipé, l'attachement à la langue hébraïque remplace la tradition piétiste ashkénaze. Moyennant quoi, l'instrument linguistique constitué par l'hébreu de la Haskalah s'ouvre à de nouveaux contenus, souvent empruntés aux cultures européennes non juives.

Dès 1898, Tchernichovsky publie à Varsovie un recueil de poèmes hébreux intitulés *Heziyonot u-manginot* (« Vision et mélodies ») qui révolutionne l'esthétique poétique en vogue à l'époque. Non seulement il rompt avec le ton sentimental de la poésie néo-hébraïque russe, mais il annonce les grandes tendances de son œuvre ultérieure : la fascination pour la nature méditerranéenne qui lui a été insufflée par son enfance sur les bords cléments de la mer d'Azov et de la mer Noire, cette riviera de l'Empire russe; un goût marqué pour la provocation iconoclaste; et, surtout, la volonté de propulser les lettres hébraïques à la dignité d'un classicisme rénové aux sources de l'inspiration hellénique, au mépris des sentiments de méfiance que la culture juive ressent traditionnellement vis-à-vis du paganisme grec.

Une formation de haut niveau

Parallèlement à ses débuts en littérature, Tchernichovsky acquiert une formation de haut niveau. Après avoir obtenu un diplôme de négociant, il change d'orientation et se destine à la médecine. Le *numerus clausus* qui limite l'entrée des juifs dans les universités russes le contraint à étudier à l'université de Heidelberg. Durant la Première Guerre mondiale, le jeune docteur est même recruté comme médecin militaire dans l'armée impériale russe. Après la guerre civile, Tchernichovsky passe quelques années en Allemagne, comme beaucoup d'intellectuels juifs russes de l'époque. Puis il quitte l'Europe pour s'installer en Palestine en 1931.

Dans le contexte de la population juive de la Palestine britannique, Tchernichovsky apparaît comme un véritable passeur culturel. Même s'il a choisi l'hébreu comme langue poétique, son esprit est nourri aux sources de la culture russe de la *Bildung* allemande. De plus, il est fasciné par l'héritage grec antique. Comme beaucoup de poètes hébreux de son temps, Tchernichovsky compose à la fois des œuvres originales et des métatraductions de poèmes étrangers dans la meilleure tradition de l'école russe. On lui doit notamment une version hébraïque de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* où, en fin connaisseur de la langue grecque, il s'efforce d'imiter les rythmes de l'hexamètre dactylique. Mais comme il arrive souvent avec les métatraducteurs, Tchernichovsky ignore parfois la langue de l'original qu'il transpose. S'il est parfaitement à l'aise en russe, en allemand, en anglais, en français, en latin et en grec ancien, il ne connaît assurément pas le finnois du *Kalevala* dont il donne pourtant une élégante traduction poétique. Cette prouesse lui vaut même de recevoir en 1935 la distinction finlandaise de commandant de l'Ordre de la Rose blanche.

L'amour de la Grèce antique

Tchernichovsky est tellement habité par l'amour de la Grèce antique qu'il entreprend de rechercher dans la civilisation hébraïque un équivalent du paganisme hellénique. Il le trouve dans le substrat cananéen de l'Israël antique. Cet engouement pour les idoles de l'Orient sémitique inspire au poète des vers où vibre un amour paradoxal pour une religion que les prophètes de la Bible ont vilipendée avec tant de force. Dès 1899, Tchernichovsky compose un poème

intitulé « Devant la statue d'Apollon », où il exprime en termes presque nietzschéens son regret d'avoir été assujetti à la loi morale du monothéisme juif. En 1909, il écrit un hymne à Astraté et à Bel (forme babylonienne de Baal), deux divinité orientales que les Anciens avaient identifiées à Aphrodite et à Zeus.

Il va sans dire que ces oraisons païennes ne sont pas à prendre au sérieux. Il s'agit avant tout d'un phénomène de dandysme culturel qui consiste à exprimer de façon positive le rejet de la tradition religieuse juive. Au lieu d'écrire des vers acerbes contre les croyances de son enfance, Tchernichovsky préfère magnifier des idoles que le monothéisme hébreu avait vouées à tout jamais aux gémonies. Moyennant cette exhumation d'une très vieille strate ensevelie sous le limon des siècles, le poète chante en filigrane sa propre transformation de juif diasporique en Hébreu d'avant la révélation du Mont Sinaï, plus proche de la beauté japhétique que de l'esprit prophétique.

Le dialogue que Tchernichovsky entreprend sur le mode poétique avec des divinités auxquelles il ne croit certes pas est du reste favorisé par de généreuses et fréquentes libations en l'honneur de Dionysos. Les mauvaises langues racontent qu'à l'époque où Tchernichovsky assumait les fonctions de correcteur de nuit au journal *Davar*, il arrivait complètement ivre dans les locaux de la rédaction. Mais cela n'enlève évidemment rien à la génialité de ce poète capable de faire parler les héros d'Homère en hébreu et de rendre la parole aux dieux censurés du Panthéon sémitique ancien. À la fin de sa vie, le poète atténue ses prises de position en faveur du paganisme d'avant la révélation sinaïtique, comme on le voit dans un poème composé en 1939 sur l'ânesse blanche destinée un jour à être montée par le Messie. Manifestement, le poète vieillissant renoue nostalgiquement avec les légendes juives qui ont bercé son enfance

Aujourd'hui, Tchernichovsky est toujours considéré comme l'un des plus grands poètes du Parnasse néo-hébreu. L'une des raisons de son succès tient à ce que l'engouement du poète pour les dieux de Canaan transposait sur le mode poétique une identité encore très vivante dans l'Israël d'aujourd'hui. De fait, un très grand nombre de sabras se sentent infiniment plus liés à l'identité hébraïque laïque, axée sur la terre et la nature, qu'à l'héritage spirituel du judaïsme diasporique. Le paradoxe tient à ce que ce ressourcement aux strates les plus anciennes de l'identité hébraïque s'accompagne chez Tchernichovsky d'un

attachement profond à l'égard des poétiques européennes qu'il imita de façon créative dans son œuvre originale et dans ses métatraductions. Aujourd'hui un prestigieux prix israélien de traduction littéraire porte le nom de Tchernichovsky.

Source : *Circuit*, n°2, hiver 2006, p. 27-28.